

La licorne captive





La licorne captive

- 1 **SIRÈNE** 3'36
- 2 **OPHÉLIE** 7'03
- 3 **BAL DES PENDUS** 6'57
- 4 **LE NOIR ET LE BLANC** 6'48
- 5 **CHASSE-GALERIE** 6'09
- 6 **ICARE** 6'45
- 7 **LA LICORNE CAPTIVE** 5'05
- 8 **LE SANG** 7'57
- 9 **SOUFFLE** 4'44

DANIEL LAVOIE voix

MARY-LOU GAUTHIER soprano

SYLVAIN BERGERON archiluth

MÉLISANDE CORRIVEAU, ELIN SODERSTROM,

BETSY MAC MILLAN violes de gambe

OLIVIER BRAULT viole d'amour, violon et alto baroques

ALAIN LEBLANC et LAURENT GUARDO guitares

SHAWN MATIVETSKY tablas et frame drums

LAURENT GUARDO basse, gongs tibétains, dobro, percussions

En découvrant *La Licorne captive*, on n'a pas la sensation d'écouter un disque, mais de pénétrer dans un univers. Hors du temps, loin de la réalité, loin des villes, dans des campagnes hallucinées, des forêts de sortilèges. Et cependant, chaque mot, chaque note résonne en nous comme une piste familière. Des légendes oui, une atmosphère médiévale assurément, mais au-delà comme une pulsation intime, un écho secret à nos rêves, à nos peurs.

Laurent Guardo dit qu'au début de l'aventure il y eut le timbre singulier de la viole de gambe, entendue sur des mélodies de Purcell. La viole de gambe avec sa ligne de basse qui se fait mélodique et prend chant sans rien perdre de sa résonance grave, de son mystère originel. Ce son comme étouffé, menacé, à la fois court et ample, si proche de la voix, de la respiration humaine. Ce timbre qui n'évoque pas le bois cérémonieux, verni, mais le plus mat, la fibre blonde. Dans les notes les plus sourdes comme un battement de cœur, le cadre de temps et d'espace donnés à la musique, et puis la mélodie qui paraît naître de ce mouvement même, monter vers une liberté d'autant plus poignante qu'elle ne renie pas le lien qui l'attache au sol. Le vol avec le pas.

Un instrument profond, qui rencontre un désir encore informulé, mais Laurent Guardo sent qu'il tient là le début d'un chemin. La route sera longue. Près de dix ans pour écrire et composer les chansons de *La Licorne captive*. Pour chaque pièce, une année entière. À chaque fois, le texte précédera la musique. Des histoires, des mots enracinés dans le terroir profond d'un imaginaire enfoui. Des mots d'amour, de sang, de forêts, d'hivers et de rivières, des mots qui disent les reflets cachés et les peurs ancestrales. Des mots que Laurent Guardo a pesés un à un pour leur force poétique, le pouvoir de nous rencontrer. Et des mots de Rimbaud parfois. Peut-on dire toutefois que la musique est venue après ?

On sent que tout le climat musical est là comme à l'avance, prêt à plonger dans l'onirisme du récit. Il y a donc eu des violes de gambe et des luths, mais aussi des tablas, des udus, et des gongs tibétains – des rencontres de sons à travers le temps et l'espace. Jusqu'aux guitares et à la basse, car *La Licorne captive* est aussi une œuvre moderne – l'universalité est toujours d'aujourd'hui.

Pourtant tout ce projet fervent ne serait pas lui-même s'il n'avait rencontré la ferveur de la voix qui lui donne corps. Laurent Guardo imaginait Daniel Lavoie. Comment penser qu'un autre ait pu incarner cette aventure ? Pour aussi magiques et fragiles qu'elles puissent sembler, certaines rencontres sont nécessaires. La voix du chanteur est si riche de voyages et de territoires inconnus, de résonances rauques et chaudes. Tout le monde a en tête cette émotion si particulière qui vous donnait la chair de poule rien qu'à entendre "Ils s'aiment... comme avant..." où le silence entre les mots semblait si habité. En ce qui concerne *La Licorne captive*, c'est peu dire que Daniel Lavoie a habité le projet. Il en est la vibration ultime, le magicien qui d'un ample mouvement de sa cape noire nous emmène dans l'allée sombre de la forêt. Au loin, tout au bout, se dessine un cercle de lumière.

Des hasards qui n'en sont pas, des ondes partagées, une rencontre. Et nous, appelés au voyage, comme les enfants saisis par le charme du joueur de flûte de Hameln, captifs émerveillés de la licorne.

Philippe Delerm

Sirène

Le marin glisse sur le dos de la mer
Où chaque nuit ses rêves expirent
Depuis qu'elle est partie
Il y engloutit sa vie

Et Dieu ou diable enfin il prie
Pour la rejoindre au dernier port
Depuis cette triste nuit
L'amour est plus fort que la mort

La nuit s'enfuit quand le chant retentit
En un seul souffle son cœur revit
Il boit cette voix tendre
Il plonge en ses méandres

Suivant l'appel de sa douce sirène
Du vieux voilier il prend les rênes
Prisonnier de ses chimères
Il se perd aux confins des mers

Le chant l'emporte tout droit vers la tempête
Où les récifs lui font sa fête
La barre s'échappe, la coque éclate
Le vent déchire, lacère, frappe

Au bord de l'eau il se réveille
Émergeant d'un lointain sommeil
Sa douce belle blottie contre son flanc
Le caresse de son regard de sirène d'argent.

Ophélie
par Rimbaud

I Sur l'onde calme et noire où dorment les étoiles
La blanche Ophélie flotte comme un grand lys
Flotte très lentement, couchée en ses longs voiles
On entend dans les bois lointains des hallalis.

Voici plus de mille ans, que la triste Ophélie
Passe, fantôme blanc, sur le long fleuve noir
Voici plus de mille ans que sa douce folie
Murmure sa romance à la brise du soir.

Le vent baise ses seins et déploie en corolles
Ses grands voiles bercés mollement par les eaux
Les saules frissonnants pleurent sur son épaule
Sur son grand front rêveur s'inclinent les roseaux.

Les nénuphars froissés soupirent autour d'elle
Elle éveille parfois, dans un aune qui dort
Quelque nid d'où s'échappe un petit frisson d'aile
Un chant mystérieux tombe des astres d'or.

II Ô pâle Ophélie, belle comme neige!
Où tu mourras, enfant, par un fleuve emportée
C'est que les vents tombant des grands monts de Norvège
T'avaient parlé tout bas de l'âpre liberté

C'est qu'un souffle tordant ta grande chevelure
À ton esprit rêveur portait d'étranges bruits
Que ton cœur écoutait le chant de la Nature
Dans les plaintes de l'arbre et les soupirs des nuits

C'est que la voix des mers folles, immense râle
Brisait ton sein d'enfant, trop humain et trop doux
C'est qu'un matin d'avril, un beau cavalier pâle
Un pauvre fou s'assit, muet, à tes genoux

Ciel! Amour! Liberté! Quel rêve, Ô pauvre folle!
Tu te foudrais à lui comme une neige au feu
Tes grandes visions étranglaient ta parole
Et l'Infini terrible effara ton oeil bleu.

III Et le poète dit qu'aux rayons des étoiles
Tu vires chercher, la nuit, les fleurs que tu cueillis
Et qu'il a vu sur l'eau, couchée en ses longs voiles
La blanche Ophélie flotter comme un grand lys.

~ Poésies, Arthur Rimbaud, 1870 ~



*Le bal des pendus
par Rimbaud*

*Au gibet noir, manchot aimable
Dansent, dansent les paladins
Les maigres paladins du diable
Les squelettes de Saladins.*

*Messire Belzebuth tira par la cravate
Ses petits pantalons noirs qui sautaient sous le ciel
Et leur claquant au front un revers de savate
Les fait danser, danser aux sons d'un vieux Noël !
Et les pantalons choqués enlacent leurs bras grêles
Comme des orgues noires, les poitrines à jour
Que seraient autrefois les gentes damoiselles
Se heurtent longuement dans un hideux amour.*

*Hurrah ! les gris danseurs, qui n'ont plus de peur
On peut cabrioler, les tréteaux sont si longs !
Hop ! qu'on ne sache plus si c'est bataille ou danse !
Belzebuth encourage ses violons !*

O dues talons, jamais on n'a vu sa sandale !
 Presque tous ont quitté la chemise de peau
 Le resté est peu gênant et se voit sans scandale
 Sur les crânes la neige appliquée au blanchageau
 Le corbeau fuit persché à ces têtes fétées
 Un morceau de chair tombe à leur maigre menton
 On dirait, tournoyant dans les sombres milieux
 Des praux raides heurtant amonées de carottes

Hurrah ! la bise souffle au grand bal des squelettes
 Le gibet noir mugit comme un orgue de fer
 Les loupes vont répondant des forêts violettes
 A l'horizon le ciel est d'un rouge d'enfer...

Holà, secourtez-moi ces capitaines funébres
 Qui défilent soulevés de leurs gros doigts cassés
 Un chapelet d'amour sur leurs pâles vertèbres
 Ce n'est pas un monastère, ici, les trépassés !

Oh ! voilà qu'on milite de la danse macabre
 Bondit dans le ciel rouge un grand squelette fou
 Emporté par l'élan, comme un cheval se cabre
 Et, se sentant encore la corde raide au cou
 Crispe ses petits doigts sur son fouet qui craque
 Avec des cris pareils à des racanements
 Et, comme un baladin rentré dans la baraque
 Rebondit dans le bal au chant des ossements

Au gibet noir, marchent aimable
 Dansant, dansent les paladins
 Les maigres paladins du diable
 Les squelettes de Saladins.

~ Poèmes, Arthur Rimbaud, 1870 ~

Le noir et le blanc

Le fils du roi, trop confiant
Guida sa belle au bord de l'étang
D'un geste lent a tiré
Le mauvais canard est tombé

La blanche bête sentit son flanc
Tout lentement se vider de son sang
Du doux plumage privé du vent
S'enfuit son dernier printemps
Tu as tué mon canard blanc
Tu as tué mon canard blanc
Ô fils du roi, tu es méchant !

La douce belle s'enfuit dans la nuit
Qui lentement envahit le temps
Son pauvre prince perdit la vie
Au fond d'un sillon rouge sang

Tu as tué mon canard blanc
Tu as tué mon canard blanc
Ô fils du roi, tu es méchant !

La douce belle a épousé
Un noir seigneur au cœur masqué
Un sombre diable qui dans l'ombre guettait
Cette proie facile à emporter

Le noir seigneur fut démasqué
La belle plongea vers son prince oubliée
Dans une étreinte d'éternité
Là où dans l'ombre

La lumière pourra briller.



La chasse-galerie

Le froid mordait mon cœur gelé
Le vent hurlait ma solitude
J'avais au diable vendu mon âme
Pour sentir la chaleur de ma douce compagne

Le malin vit belle occasion
De tenter mes rêves, d'ouvrir l'horizon
De faire miroiter la chaleur de mon âme
Inaccessible en cette morte saison

Il m'apparut coiffé de cornes
Son feu brûla mon visage morne
La terreur laissa place à mon fol espoir
Car ma douce compagne je mourais de revoir

Son marché fut fort équitable
Ce démon ne semblait pas mauvais diable
Dans un canot, vers elle, pourrais-je voler
Sans toutefois d'aucune croix m'approcher

Et vers le ciel je partis
Soutenu par tous les feux de l'enfer réunis

Au bord du rivage je l'avais quittée
Je vis son dernier souffle s'envoler
Mon canot frappa la croix du clocher
Dans ses bras je suis tombé.

Icare

Le roi Minos refusa d'immoler un jeune taureau promis
À Poséidon dieu des poissons
Le dieu irrité se vengea sur l'épouse
Et lui inspira la passion pour le bétail

Tu n'as voulu sacrifier la bête
Mors à la bête ta femme s'est unie
De l'étreinte animale le Minotaure naquit
Quatorze innocents tu sacrifieras pour lui

Minos presse Dédale de construire le labyrinthe
Pour y enfermer la bête, dissoudre cette fable
Captif en ces murs, le Minotaure s'abreuve
Du sang des innocents immolés chaque neuf ans

La belle Ariane, fille de Minos
Avait donné son cœur au jeune Thésée qui venait d'ailleurs
Pour le guider sans frapper un os
Elle demande à Dédale les plans secrets du labyrinthe

Thésée avec rage libère les otages
Il fit cadeau de la mort au sanguinaire Minotaure

Minos en colère se venge sur Dédale et sur son fils Icare
Il les enferme dans le labyrinthe
Prisonnier de son œuvre, Dédale ne s'avoue vaincu
Car par la voie du ciel il connaît son salut

Avec plumes et cire Dédale construit des ailes
Qui en quelques battements les tirent vers le ciel
Icare, mon fils, ne vole pas trop haut
Car brûlerait tes ailes la chaleur du soleil

Love de liberté, Icare ne freine sa montée
Il laisse le vent du ciel caresser ses ailes
Libéré du poids de l'être, enfin il se sent vivre
De cette ascension céleste son âme s'enivre

Dans son interminable chute, Icare hôte son père
Qui ravala ses larmes, impuissant et amer
La mer ouvrit son flanc pour lui donner la mort
Puis se referma sur lui, sans regret sans remords.



La licorne captive

Petite licorne, captive en ton enclos
J'aborde les rives de ton vase clos
Mon désir, tu attises, rive de héros
Te ravir ma promesse, briser ta chaîne et tes barreaux.

Petite licorne, j'entends couler tes sanglots
Les hommes t'ont blessée depuis le bureau
De ta peau ta vie s'enfuit, quel fléau
Je veux t'emporter loin de tes barreaux.

Tes plaies se referment, mon doux joyau
Ta chaîne tu brises de l'élan d'un saut
Fasciné, mon regard s'approche trop
Mon cœur tu écrases d'un coup de sabot.

Le Sang

Elles bivaient leurs ailes, à la fin du mystère
N'ouloir se quier la belle, faire se luer son regard
Seule les nobles sangs pouvaient tenter leur chance
Mais pour causer la belle, il fallait l'apporter

En combat singulier, au sabre ou à l'épée
Elle ne donnait qu'une leçon, la dernière sans remise

Si le sang boit le sang, la vie n'a plus de sens
Si le sang boit le sang, non vraiment plus rien n'a d'importance

Les nobles furent entrés de cette vaste hémisphère
Il fallait cloquer la belle aux profondeurs d'une tombe

Elles se rendirent quérir un bel et noble rien
Pour leur de femmes et fines lames pour enfin la faire plier

Si le sang boit le sang, la vie n'a plus de sens
Si le sang boit le sang, non vraiment plus rien n'a d'importance

Mais entre ces deux-là un grand courant passa
L'amour vibrait plus que fort, pourrait-il vaincre la mort

Un mystérieux parchemin croisa leur chemin
L'expéditive d'amoine en perdit ses ailes
De son adversaire elle partageait le peu
Dans leurs vifs vaisseaux coulait la même rivière

Si le sang boit le sang, la vie n'a plus de sens
Si le sang boit le sang, non vraiment plus rien n'a d'importance

Quirera-t-elle son serment, faire rendre gorge un noble
Et bien laver dans le sang l'apport fait à sa mère
Délaissée dans la boue en raison de son sang
Son père ce noble salaud l'avait baillé lâchement

Si le sang boit le sang, la vie n'a plus de sens
Si le sang boit le sang, non vraiment plus rien n'a d'importance

Son fier retrouvé trancha le débat
Car malgré leur sang mêlé, elle fondit dans ses bras
Ce amour interdit fut entre tous bini
Il fut Panacée du cœur et la haine s'évanouit

La licorne captive

Un projet musical de **LAURENT GUARDO**

Réalisation **LAURENT GUARDO** et **DANIEL LAVOIE**

Musique et textes **LAURENT GUARDO**

(sauf *Ophélie*, *Le Bal des pendus* : poèmes de Arthur Rimbaud)

Ingénieurs **MARIO BRILLON**, **SYLVAIN LEFEVRE**, **JEAN-FRANCOIS DULUDE**,
JEAN-CHARLES DESJARDINS, **CLAUDE CHAMPAGNE**, **MAXIME VERMETTE**.

Mastering **ALAN SILVERMAN**, ARF ! MASTERING

Illustrations

JOSEP MOLINA, Molina Visuals © Le Chant du Monde, 2014 - photographies

Merci à **STEVEN SPAZUK** peinture Licorne de Fumée p. 22

Calligraphie des textes **ANNA LUU-NGUYEN**

Éditions musicales **LAURENT GUARDO / ABACABA**

Enregistrement : 1999-2013

Studios : **PICCOLO**, **LA MAJEURE** et **PRODUCTIONS DIAVOLO**

Maquette & layout **ATELIER HARMONIA MUNDI**

© **LES PRODUCTIONS DIAVOLO** (Laurent Guardo)

Sous licence exclusive pour le monde © Le Chant du Monde, 2014

Le Chant du Monde Actualité / News > Abonnez-vous à :
newslabel@chantdumonde.com





 **le chant
du monde**
274 2285